

Et pourtant rien ne serait si facile que de réparer une pareille faute, indigne d'une grande cité comme la nôtre. Un peu d'élan et de patriotisme feraient récolter bien vite la somme nécessaire.

Mais nous, au lieu de penser à nos devoirs nous nous occupons de plaisirs.

Tenez, pendant la semaine dernière plus de quinze mille piastres sont partis de Montréal pour n'y plus revenir. Il s'agissait de musique, et tout le monde s'est empressé d'ouvrir son porte-monnaie.

Je sais bien que Mme Nilson est une grande cantatrice, je n'ignore pas qu'elle est une des trois étoiles qui forment la plus belle constellation musicale de notre époque, mais enfin ces artistes n'ont rien de national à notre point de vue et ne font qu'exécuter des œuvres composées par d'autres musiciens.

La musique exige presque toujours, pour ne pas dire toujours, deux individualités : le compositeur et l'exécutant, tandis que la poésie, la sculpture, la peinture, qui lui sont infiniment supérieures, ne demande que, le poète, le peintre et le sculpteur.

On s'occupe trop de musique chez nous, c'est mauvais signe et il faudrait soigner cela.

Trop de pianos, pas assez de livres.

\* \*

Ce mot artiste me rappelle cet excellent dessinateur, Gustave Doré, dont LE MONDE ILLUSTRÉ de la semaine dernière a publié une splendide page, la prédication de saint Jean-Baptiste.

Il est mort il y a un an, comme vous le savez, mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il a légué 45,000 francs à la société de l'Orphelinat des Arts, et voici ce que disait un jour Mme Marie Laurent à ce sujet :

"Gustave Doré aimait nos pauvres petites filles, qu'il venait voir souvent; nos enfants le connaissent bien : "Le monsieur qui apportait des livres," car, chaque fois, il venait les mains pleines de ces livres charmants, si adorablement illustrés par son crayon spirituel et puissant.

"C'est assurément le souvenir de toutes ces petites têtes blondes et brunes se levant vers lui avec des sourires quand il arrivait, qui lui a inspiré la pensée de pourvoir à l'avenir de ces petites filles d'adoption.

"C'est ce souvenir des joies qu'il leur donnait qui lui a dicté le testament par lequel il leur lègue une partie de sa fortune."

\* \*

Souvenir de la procession :  
Le char de l'industrie passait; une bonne femme, en apercevant la personne qui représentait cette allégorie, demanda à un voisin :  
—C'est la reine Victoria, hein monsieur, cette belle dame !

LÉON LEDIEU.

M. H.-G. VENNOR

(Voir gravure)

M. H.-G. Vennor, le prophète de la température, que tous nos lecteurs connaissent de réputation, est décédé récemment en cette ville, à l'âge de 43 ans et 6 mois, après une courte maladie.

M. Vennor était né à Montréal et avait fait ses études au *High School*. De bonne heure il montra des aptitudes pour l'histoire naturelle et devint un minéralogiste distingué.

M. Vennor a été quinze ans au service de la commission géologique à laquelle il a, dit-on, rendu de grands services.

Sa réputation comme prophète de la température ne datait que de 1875, alors qu'il avait annoncé une absence complète de neige pour Noël et le jour de l'an de cette année-là. Ses succès dans cette direction ont été, on le sait, fort restreints.

M. Vennor a publié en 1875 un ouvrage important sur nos oiseaux de proie, et laisse une collection magnifique d'oiseaux empaillés.

L'almanach qu'il publiait depuis quelques années a beaucoup contribué à le faire connaître ici et à l'étranger.

On annonce plusieurs mariages parisiens qui ne sont pas sans intérêt pour la société de Montréal. Mademoiselle de Charette, fille du général, doit épouser prochainement le comte de Ballaure. Et le baron Ernest de Lagrange doit épouser prochainement Mlle de Chaumont-Quitry.

L'ANGE DU PAUVRE

La mère et l'enfant vivaient seules dans une mansarde, Rosette était tout ce qui restait à Louise de celui qu'elle avait aimé. Aussi, quand la lassitude laissait glisser l'ouvrage de ses mains pour puiser du courage, elle regardait Rosette, qui ressemblait à son père, et vite elle reprenait l'aiguille.

Elle se rappelait les rêves de Pierre... La petite était pâle, mignonne, trop sensible déjà... Il faudrait la ménager. Lui était fort et travaillerait ! Il amasserait de quoi revenir au pays avec sa femme et sa fille... Celle-ci serait grande alors et trouverait là-bas un brave garçon qui l'aimerait ; ils seraient heureux, et cela durerait toujours...

Rester au pays, vivre dans la maison où il était né, Pierre le voulait déjà quand il avait épousé Louise. Et puis, les malheurs étaient venus. Son vieux père était mort. Sa maladie avait coûté cher. Il fallait vendre la maisonnette avec le gros marronnier qui les ombrageait le dimanche. Chassés de leur nid par la misère, ils partirent pour la grande ville où le travail est mieux rétribué.

Là, plus de soleil en automne, de brise fraîche et vivifiante en mai, ni d'ombrages en août. Plus de fruits dans les haies ni de lait tiède pour Rosette !

Mais Pierre travaillerait. Il rachèterait la maison paternelle... ce serait la dot de sa fille... et, heureux par ce rêve, il vivait les yeux fixés sur l'enfant.

Mais l'homme de la campagne languit dans la grande ville, et tout son dévouement pour Louise et Rosette ne put le faire vivre.

Quand la mort l'enleva, il n'y avait plus de pain dans la huche et plus rien à vendre. Le chagrin minait Louise, et pourtant, il fallait qu'elle songeât à Rosette ! Aussi travaillait-elle tout le jour et même souvent la nuit dans sa chambre de veuve.

Pas un géranium, pas un rosier ne s'épanouissait sur sa fenêtre ; cela eût coûté trop cher. Pas un jouet pour l'enfant aux grands yeux tristes. Sa mère lui avait fait, avec une vieille jupe, quelque chose figurant une poupée... La petite avait souri, ce jour-là, et depuis elle ne quittait pas le petit paquet de chiffons... l'embrassait... l'appelant son enfant... se faisant mère, comme les petites filles qui ont de vraies poupées. Ce haillon arrangé faisait plus que distraire son esprit, il parlait à son cœur. Elle l'aimait, et, le pressant dans ses bras, elle recommençait le rêve que son père avait formé pour elle.

Cependant, le temps, en passant sur la douleur de Louise, semblait en augmenter le poids.

L'ouvrage manquait. Il y avait un demi-siècle qu'on n'avait vu un hiver aussi rude. La brume remplissait l'atmosphère ; un jour pâle pénétrait de l'extérieur avec le froid. Au foyer, plus de feu. Le vent, en soufflant dans la cheminée vide, gémissait d'une façon lugubre et chassait la cendre dans la mansarde. Les mains de Louise étaient engourdis, et ses yeux, qui avaient trop pleuré, ne voyaient plus ; son front brûlé par la fièvre s'inclinait sur l'ouvrage qu'elle essayait en vain de terminer.

Rosette la regardait en silence avec ses grands yeux profonds. Sa douleur y faisait monter toute son âme... l'âme de Pierre...

Elle aussi avait cessé de faire des rêves. Elle avait froid, elle avait faim, et, devant cette souffrance muette et résignée de son enfant, le désespoir entraînait dans le cœur de Louise, y creusait une blessure par laquelle la vie semblait s'échapper.

Que pouvait-elle faire pour que Rosette ne souffrit pas ? Elle ne possédait plus rien... aucun souvenir... Eh bien ! pour son enfant, elle mendierait ! Elle dirait que toutes les forces lui font défaut et que sa fille a faim.

Elle descendit dans la rue, serrant contre ses membres son châle de veuve, qui la couvrait jour et nuit de sa laine noire. Beaucoup fermèrent leurs portes sans jeter un regard sur elle. D'autres, la voyant chanceler, la crurent ivre.

Pourtant, elle rapporta du pain. Mais, en remontant l'escalier de la mansarde, elle sentit que le lendemain elle ne pourrait plus le redescendre pour trouver un nouveau secours.

Elle se coucha transie. Combien les riches étaient heureux ! Ils avaient du feu ! Elle cherchait du regard ce qui pourrait lui rendre un peu de chaleur, et, ne voyant rien que l'enfant, elle lui tendit les bras avec une prière dans les yeux.

Rosette arracha vivement ses vêtements et vint se blottir auprès de sa mère. Elle pressait contre elle son petit corps pâle, taché de bleu, comme le corps d'un enfant maladif.

—Que je suis contente, maman de te donner ma chaleur, de te faire du bien !... Je t'aime tant que je voudrais te donner ma vie !

Louise pensait : Quelle joie ce doit être de sentir son enfant dans ses bras, quand on peut lui prodiguer tout ce qu'il souhaite ! Les heureuses mères ! Au moins, remercient-elles chaque jour la Providence ?

Pourtant Louise restait glacée. Le regard brillant de fièvre, elle cherchait encore dans la chambre vide ce qui pourrait réchauffer ses membres. Il n'y avait plus rien... rien que le joujou de Rosette. Elle le fixait d'un regard douloureux, n'osant le réclamer. L'enfant comprit... pâlit... rougit... tordit ses minces poignets... Ce jouet ! c'était tout ce qu'elle possédait et ce qui lui avait fait supporter sa misère !... C'était ses souvenirs, ses rêves, son bonheur !

Elle se leva, saisit l'objet d'une main tremblante, défit les haillons qui en figuraient la tête, les bras, en retenant ses sanglots. La poupée, détruite et redevenue lambeaux de vieux vêtement, elle l'étendit sur sa mère, pendant que Dieu, d'en haut, se penchait pour la voir...

—Au moins maintenant, mère, te sens-tu mieux ?

Le lendemain, les forces manquèrent à Louise pour se lever, et il lui sembla que ses pensées s'égarèrent dans son cerveau fatigué et vide. Elle dit à Rosette d'appeler du secours, mais le froid aussi avait saisi l'enfant. Pourtant, la pauvre petite essaya d'obéir, et un instant se tint droite sur le lit, puis, pâlisant, elle retomba évanouie dans les bras de sa pauvre mère.

Le pain était fini et le froid augmentait. Les heures passaient, les jours aussi... deux jours... personne n'entra dans la mansarde.

Une nuit, elles entendirent, tout près, des chants, des rires, de la musique. On dansait, en face, au premier étage. Ah ! si Louise avait pu se traîner à la porte de la fête, Rosette entre ses bras ! Là, dans cette salle de bal, le prix d'un bracelet superbe, d'une épingle, d'une fleur, eût sauvé son enfant !

Les lumières de la fête jetaient une clarté dans la mansarde ; les valse, les polkas se succédaient avec le pas des danseurs, et la mère regardait sa fille dont les traits se contractaient, le visage bleuissait...

—J'ai faim !... j'ai froid ! murmurait l'enfant.

O mon Dieu ! cette souffrance elle pourrait la supporter longtemps ! Elle aimait mourir... Comment prolonger sa vie, ne fût-ce que d'un jour ! A la fin de ce troisième jour, un secours arriverait peut-être !

Près du lit pendaient des ciseaux ; Louise s'en saisit.

—Rosette... Rosette... veux-tu sauver ta mère ?

Un éclair reparut dans le regard mourant de l'enfant :

—Ah ! oui... je veux te sauver, maman...

—N'aie pas peur... obéis... Je vais me piquer le bras... là, et le sang jaillira... Tu boiras... et je vivrai... par toi...

Alors, perçant son bras de sa main tremblante, la mère tendit à sa fille le reste de sa vie. Puis, elle s'endormit calme en murmurant à Dieu :

—Seigneur ! envoyez un ange qui sauve mon enfant !

Cependant, ce sommeil était long, et Rosette s'en étonna...

—Maman !... maman !...

Maman ne répondit pas. Puis ce sang qui coulait effrayait la petite maintenant qu'il l'avait nourrie... Elle voulut l'arrêter et serra le bras de sa mère avec un lambeau de drap.

Les heures passaient. Plus de bruit dans la grande ville. En face, plus de lumière, de musique et de rires ; tout y dormait en paix, sans faim, sans froid.

Dans la mansarde, les ténèbres, et dans ces ténèbres Rosette croyait entendre des fantômes qui s'approchaient d'elles pour la saisir.

Enfin, l'aube parut. La porte s'ouvrit doucement. Une forme diaphane s'avança ; une voix caressante se fit entendre :

—Ne gémis plus, enfant, voici du feu et du pain. Ne pleure plus sur ta mère, elle va se ranimer sous mes soins. La misère sera bannie du foyer ; je veillerai sur vous, car je suis la servante du Seigneur et vous êtes ses enfants.

—Ah ! dit Rosette en tendant les bras à la petite Sœur des pauvres, c'est vous qui êtes l'ange que maman a tant appelé !

BLANCHE DE RIVIÈRE.